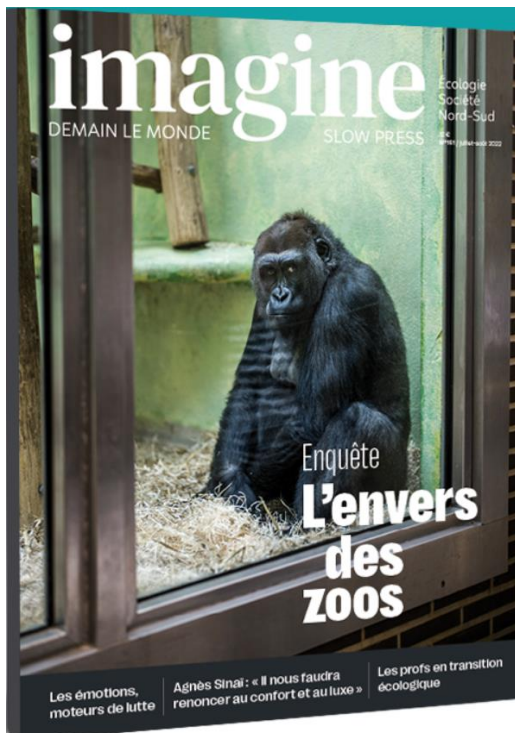


<https://www.imagine-magazine.com/numero-en-cours/>



La ceinture de cobalt. De notre téléphone portable aux éoliennes en passant par les batteries des voitures électriques, les produits des mines sont très présents dans notre quotidien et dans les plans de transition énergétique. *Imagine* leur consacre une série, en commençant au sud. Grand reportage en images à Kolwezi, au Congo, et mise en perspective avec Judith Pigneur des Amis de la Terre France.

Les opposants de la ligne 3. A Bruxelles, la nouvelle et très coûteuse ligne de métro défendue par la Stib et le gouvernement régional ne serait-elle pas la meilleure amie de la voiture ? Et, avec son futur chantier très émetteur de CO2, n'est-elle pas en totale contradiction avec les objectifs climat de la Région ? Voyage en souterrain avec ses détracteurs.

« **Nostalgie de l'inexploré** », par **Corinne Morel Darleux**. Dans sa chronique bimestrielle, l'autrice française se console grâce aux dolines géantes inexplorées en Chine.

Charlotte Puiseux, la dévalideuse. Le handicap n'est pas une question individuelle, mais bien une question politique. Vivant depuis toujours dans une société discriminante, pensée par et pour les valides et qui l'invisibilise, Charlotte Puiseux se bat pour faire exploser les normes.

dans ce numéro



Sur le volcan

[Au fig. Ce qui est vif, ardent, bouillonnant]

Texte et photos :
Colin Deffoux

Enquête sous pression sur une mine industrielle à l'extrême-nord dans le monde. Première étape au Sud-Katanga et une mise en perspective d'une exploitation engagée.

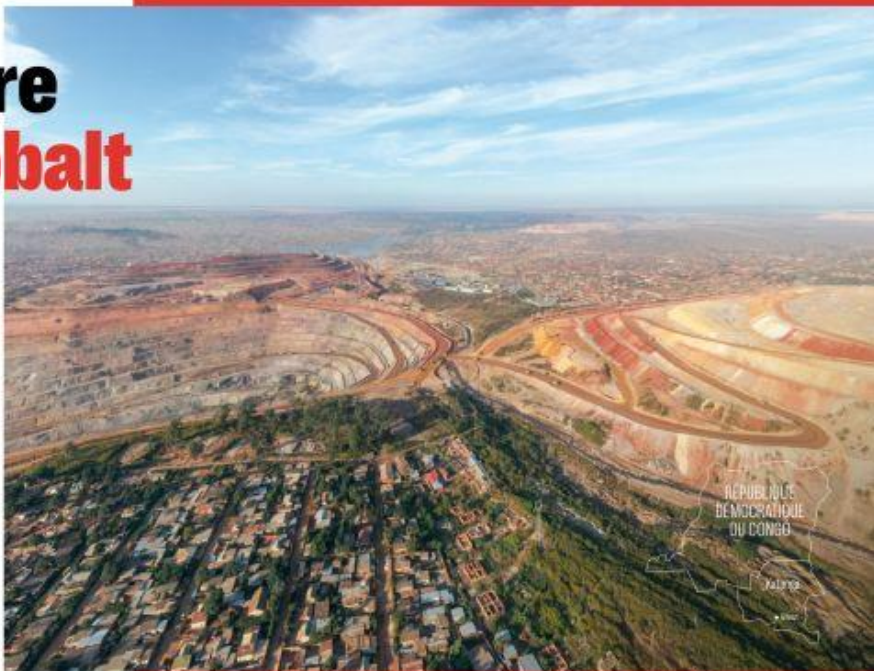
La ceinture de cobalt

La course aux minerais / (1^{er}) épisode

- luttas - critique sociale - résistances -

La RD Congo est le premier producteur de cobalt au monde avec 86 000 tonnes produites en 2017. Ce minerai est devenu stratégique car indispensable dans la fabrication des batteries des smartphones et des véhicules électriques. Un marché à la course exponentielle dans la course à l'énergie verte. Provenant aussi sur la copperbelt, devenue « ceinture de cobalt », Kobalet et la province du Lualaba concentrent les plus grandes réserves du Congo et du monde. La capitale du Lualaba vit au rythme de l'extraction minière, son économie même est centrée sur cette activité. Construite par l'État minier en 2015, la cité s'est élevée en une ville de plus de 200 000 habitants. On a beaucoup dénoncé le travail des enfants et les conditions de travail dramatiques des chercheurs artisanaux. Mais l'exploitation minière artisanale ne représente que 2 % du cobalt exporté par la RDC en 2019. La présence de plu-

s plus nombreux de multinationales minières pose également de nombreux problèmes sur le terrain. Si l'exploitation minière est bien encadrée par le code minier, dans les faits, les industries minières le sont moindres. Les mines industrielles sont inaccessibles aux journalistes comme aux fonctionnaires de l'État, ce qui empêche l'État de superviser l'extraction. Dans un pays marqué à la corruption endémique, les standards internationaux en matière d'éthique et de responsabilité sociale sont rarement respectés. Et les traités conclus avec les multinationales s'écrivent, in fine, jamais aux communautés qui subissent les conséquences directes de ces exploitations. Le Katanga se mine, mais ce jour, les certaines d'entreprises minières installées dans la région creusent sous leurs pieds. La pléthore de Kobalet n'est plus qu'une succession de cratères béants et l'ingénierie constante du prix du cobalt se fait à l'anglaise le rythme de la destruction.



Mines de cobalt et de cuivre à ciel ouvert du groupe Gécamines, à proximité du centre-ville de Kolwezi. Installée en 2006, cette mine du groupe Gécamines était en exploitation en 2007. Une partie de la concession minière est toujours en discussion de la ville de Kolwezi. La démolition des bâtiments, commencée en 2012, a permis la réalisation et le prolongement de la ceinture des dépôts.

▲ Image: jllm - août 2022



Le 6^e continent

[Usual. Partie étendue du monde]

Une enquête de
Christophe Schoune

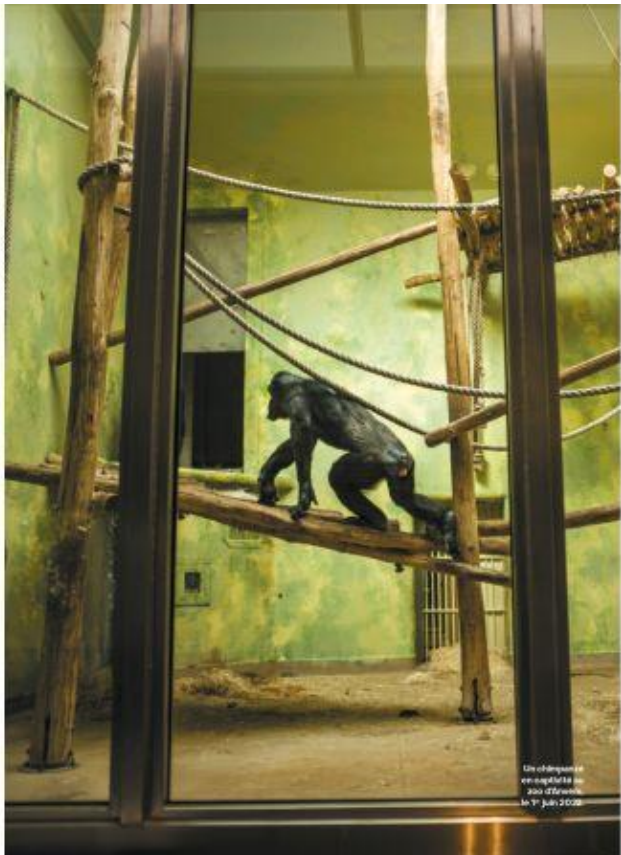
- le long format -

L'envers du décor magique des ZOOS

Bien le bon animal est né pour être libre et sauvage. Totalement dans le coin, l'ingénierie à la liberté pour les animaux en captivité imprégnée par le professeur de la chair de Jean-Michel Stasse. Saie à des, sous à captivité, l'ère-ahut au l'ingénieur jeune rongeur de son association Wolf Eren, l'homme militant du bien-être animal, embarqué avec du Nord, à Bruxelles, dans un train pour Anvers, ce matin-là. Destination: le plus vieux « jardin zoologique » de Belgique. Tente recouverte sur les signes extérieurs de militantisme, l'ancien s'agenouille du Mont-de-sauvage à Ayvalik, qu'il a apporté sans relâche les allées des zoos de Belgique depuis une décennie pour filmer et dénoncer « des conditions de vie déplorable pour les animaux », reste grand à l'extérieur du parc. Le locuteur dialecte, à l'est vrai, a écrit deux condamnations suite à des campagnes pages colorées contre Paul Deba (Bragelotte) et le Monde sauvage (Gyvalik) à l'été des années 2010, époque-t-4, sous les ordres

Vingt ans après la mise en œuvre de la première réglementation européenne des parcs zoologiques, le monde de la captivité animale est sous pression. Les deux missions clés des zoos - assurer la conservation des espèces et éduquer le public en respectant le bien-être des animaux - sont loin d'être gagnées. Au nom de l'éthique et du droit animal, les opposants aux zoos dénoncent le « zoo-washing » et réclament la fin de l'exposition des espèces exotiques et la transformation des zoos en sanctuaires. De leur côté, les parcs animaliers se développent sans états d'âme et mettent en avant leur rôle de gardiens de la biodiversité. Enquête sur un secteur à la fois surexposé et trop peu contrôlé.

de la fresque du Tigre, à l'entrée du zoo, le site jamais en de problème au zoo d'Anvers, mais je ne ress pas provoquer mon expulsion. Tu peut être très très très dans la forme par moment, mais sur le fond, mon travail a pour objectif de faire évoluer les choses même si les leçons que je diffuse sur mes site peuvent déstabiliser les dirigeants des zoos. » Pressé l'entrée, Jean-Michel Stasse sort, sa caméra pour filmer fenêles des mandrilles, des singes classés « vulnérables » sur la liste de l'Union internationale pour la conservation de la nature (IUCN). Trois primates vont et viennent sur leur terrain entouré par une imitation rocheuse et cultivée, au sommet, par des barbelés électrifiés. « C'est Anvers ! Ici, constate-t-il, il faut pouvoir comparer la taille de leur enclos à leur territoire naturel. Oh, les personnes éduquées ne réalisent jamais cela. On ne donne pas une information qui permettrait de comparer les deux situations et de comprendre combien les zoos sont dans l'incapacité d'assurer les besoins des animaux et de reproduire le habitat des espèces déclinées. »



Un chimpanzé en captivité au Zoo d'Anvers. In V. Juin 2022

▲ Image: jllm - août 2022



Zones fertiles

[Fertiles, abondantes en récoltes]

Les préjugés de l'Anthropocène (4/6)

Une lente catastrophe débrousse le Sahel

« **R**egardez avec nos yeux. Regardez autour de nous. Vous voyez bien qu'il n'y a plus rien. » Samba Thiain, chef du village de Wourotfière Mamadou, sent le paysage à travers le trou d'un mur en briques. Une terre couleur ocre, tachée de cratères, vierge, absente. Des arbres squelettiques, leurs branches nues. Dans la fournaise de la région du Fouta, « la brousse », dit-on, « est devenue désertique ». A l'est, un soleil haut. Maintenant, tout est gris, observe-t-il. On entend parler de réchauffement depuis longtemps. On n'a jamais rien vu venir. L'Etat ne nous aide pas. Pour tout, cette zone pourrait être le grenier du Sénégal et rendre le pays auto-suffisant. On ne sentait alors plus les effets de cette guerre en Ukraine sur le prix des céréales d'importation. Les quelques înes de ce village peut se trouver autour de Samba Thiain, elles qu'il expose ses trois priorités. Une école et un centre de soins local. « Les plus proches sont à vingt kilomètres. » Et pour 200 mètres sous terre, elle est hors de portée sans forage.

Au sud-ouest du Sahel, deux zones composent cette région de la vallée du fleuve Sénégal. D'une part, le Walo, son sol argileux, ses terres inondables et cultivables grâce aux crues saisonnières de la rivière. D'autre part, le Diour, sec et salin, dépendent de l'irrigation (la saignée des phées) et dédié à l'élevage. La Grande maraie verte, reliant les 700 km entre Dakar et Djibouti, devrait passer par là. Lancé en 2007 par l'Union africaine, ce projet gigantesque prévu pour restaurer les terres dévastées par

Les sécheresses répétées dans le nord du Sénégal ont tari les sols et fait fuir la pluie. Comme ailleurs dans la bande sahéloienne, une des régions les plus vulnérables au monde, l'adaptation au dérèglement climatique atteint ses limites. De village en village, les anciens racontent ce que la désertification a pris aux agriculteurs du Walo et aux éleveurs du Diour au fil des ans, de la végétation aux animaux sauvages en passant par leurs habitudes alimentaires et leurs revenus.

la désertification peine toutefois à se reconnaître : selon les Nations Unies, en quinze ans, seuls quatre millions d'hectares sur les sept millions envisagés ont été reverts. Parmi les facteurs expliquant cet écart (manque de financement, conflits, coordination complexe entre les différents acteurs, nécessité d'impliquer les populations locales, instabilité politique, etc.), deux sont déterminants : une planification en chute et une pression anthropique (humaines et animales) trop importante. « Tant qu'il y avait la pluie dans le Fouta, nous avions la plus belle vie du monde. Des cultivateurs de céréales amassaient le miel, l'élevage était basé sur les sorghes, les gens et les animaux ne dérégulaient pas la nature. On vivait en

harmonie avec elle, se souvient Mamadou Amadou, chef de Boboré. La sécheresse diminua tout. La brousse du Fouta, le savoir ancestral, le cadre du mariage, la reproduction des oiseaux, la quantité de lait. Nos activités déclinent, on s'en va de plus en plus. Avant, nous avions beaucoup d'argent pour nos animaux. On devenait riche avec eux. On pratiquait l'élevage sans se soucier de l'argent. Maintenant, on se presse à vendre, si ça rapporte assez, si on pourra payer un mariage, si ce sera suffisant pour nourrir la famille et les bœufs. » Selon la majorité des anciens, tout a commencé en 2012. « C'était la première mauvaise année », rappelle-t-on dans deux villages. Le scénario s'est répété en 2013,

avant une accalmie jusqu'en 2015. La sécheresse ne s'est plus retirée depuis et s'être désormais sur six mois, au lieu d'un trimestre. Cette année encore, elle a récolté plus tôt que prévu avec 40 degrés à la mi-mai. « La semaine dernière, des oiseaux tombaient du ciel, morts de chaud », témoigne Abdou Gassio, un habitant de Doumaga Léo. Quant à la saison des pluies, elle recule. « Elle dure trois mois, de la mi-juin à la fin septembre. Du mieux, c'est ce qu'il manque les saisons sèches et nous ne pouvons pas donner de nourriture. Mais les diées posent des questions. Ils veulent bien que la réalité ne colle pas avec ce qu'ils apprennent... Aujourd'hui, on compte les jours de pluie. »

« observations - alternatives - solutions »



Terra incognita

[Du latin, territoire qui n'a pas encore été exploré par l'Homme]

En vogue dans les traditions philosophiques et religieuses, la notion de sobriété est tombée en disgrâce au 18^e siècle. Peu et mal définie, elle refait aujourd'hui surface : à demi-mot dans le dernier rapport du Giec, en lettres capitales à la Une des journaux. Plébiscitée par les uns, repoussée par les autres, cette notion implique entre autres de revoir nos modes de production et nos habitudes de consommation. A quel faudra-t-il renoncer pour préserver ce qui peut encore l'être ? Et comment convaincre une partie de la population vivant déjà la sobriété qu'elle n'a pas choisie ? Réponses avec Agnès Sinai, fondatrice de l'Institut Momentum, qui pense les politiques de l'Anthropocène, et spécialiste de la décroissance.

Agnès Sinai

« Nous allons vivre un grand ralentissement »

Décroissance, sobriété, renouement... Ces mots se sont imposés dans le débat public, plébiscités par les uns et repoussés par les autres. Quelles sont leurs différences ?

— La sobriété est une posture éthique qui pose une question morale, de conduite humaine, dans une situation où l'utilisation des ressources est limitée. Le mouvement est son lieu opérationnel, sa posture pragmatique. Quant à la décroissance, il s'agit d'un ensemble plus vaste de réflexions qui n'est pas réductible à la seule sobriété. Cette réflexion est animée par des intellectuels, des économistes, des militants, des citoyens et n'est pas constituée par une théorie unifiée comparable au Capital de Karl Marx.

Ces termes sont connectés négativement. Dès lors, comment faire pour rendre un avenir décroissant souhaitable ?

— Ce vocabulaire émerge et effectivement républicain. Pourtant, si l'on se départit de cette connotation négative, la décroissance est une forme d'émancipation. A travers un regain d'autonomie, il y a reconnaissance d'une partie de notre souveraineté, même s'il y a un prix à payer. Moins de confort, de luxe, de mobilité. La contrepartie positive de ces auto-limitations est peut-être de retrouver avec ce qui nous est proche et de réduire nos addictions. Un travail de réflexion et de pédagogie devra être fait autour de ces termes. Prenons le renouement, sans doute le plus impopulaire. Il apparaît déjà dans la rhétorique de certaines entreprises : rénover à produire certains biens culturels ou certains composants dans leurs produits, changer ces modes de production, etc. En revanche, ce terme n'est pas encore investi par le champ philosophique, encore moins par le champ politique. C'est sans doute un gain de difficulté : rénover n'est pas tant verser dans un contexte où les clients jeunes ont remis les fins de mois au cœur du débat public. Le renouement doit être assorti d'une sorte de récompense ou de

« prospective - adaptation - utopies »

